

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

206 | 2013

Varia

---

## François Sigaut (1940-2012)

Promenades à travers champs

Marie-Claude Mahias

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24513>

DOI : 10.4000/lhomme.24513

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 4 juin 2013

Pagination : 7-17

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Marie-Claude Mahias, « François Sigaut (1940-2012) », *L'Homme* [En ligne], 206 | 2013, mis en ligne le 03 juin 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24513> ; DOI : 10.4000/lhomme.24513

---

# François Sigaut (1940-2012)

Promenades à travers champs

Marie-Claude Mahias

**N**É À REIMS le 10 novembre 1940, cadet d'une famille de cinq enfants, François Sigaut fit ses études secondaires chez les Jésuites, où il cultiva sa passion précoce de la lecture, une familiarité avec les textes latins et philosophiques, et acquit une indéfectible défiance à l'égard de toutes les religions. Au grand étonnement de sa famille citadine, que rien ne rattachait à la terre sinon le grand-père fabricant du célèbre pain d'épices rémois à la farine de seigle, il s'oriente vers l'agronomie. Après les classes préparatoires au collège Stanislas à Paris, il entre à l'Institut national agronomique (1960-1962) puis à l'École supérieure d'agronomie tropicale de Nogent-sur-Marne (1962-1964).

Le jeune ingénieur agronome effectue une année de coopération technique au Niger, puis exerce son métier comme chargé d'études d'aménagement rural pour diverses régions de France et d'Algérie. En 1971, tout en continuant cette activité à temps partiel, il décide de reprendre des études et s'oriente vers l'ethnologie. Il s'interrogeait alors sur les évolutions historiques en agriculture, comme par exemple le passage de l'araire à la charrue, sur lequel le livre d'Haudricourt et Jean-Brunhes Delamarre (1986 [1955]) ne nous éclairait pas suffisamment à son gré. Il se plonge alors dans les auteurs anciens et découvre le sens oublié du terme jachère, ce qui lui dévoile, du même coup, le contresens entretenu dans les travaux d'histoire rurale. Il s'adresse alors à l'un des meilleurs historiens, qui ne lui répond pas, et à André Leroi-Gourhan, qui l'envoie à Robert Cresswell. Il a d'abord l'intention d'en faire le sujet principal d'une thèse, mais, doutant de son acceptation, il s'oriente, à l'incitation de Jacques Barrau, vers un sujet moins polémique mais tout aussi inattendu : le rôle et la place du feu dans les techniques anciennes de préparation du champ en Europe. Il prépare sa thèse sous la direction de Lucien Bernot, dont la jovialité et l'ouverture d'esprit l'avaient séduit et encouragé, obtient un

HOMMAGE

doctorat en ethnologie à l'Université Paris V-René Descartes en 1975, et sa thèse est publiée la même année (1975a).

Il traite ce nouveau thème en interrogeant les « grands ancêtres » des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, questionnant sans relâche le sens des mots, l'association des mots et des objets. Le sens, c'est pour lui l'opération ou la suite d'opérations exactes désignées par le mot, ainsi que les modalités de leur exécution. Ainsi redéfinit-il des termes que l'on croyait connus, comme écobuage, gazon, jachère, sillon et bien d'autres, tout en portant un regard critique sur l'agronomie moderne. Dès cette époque, sont établis les postulats théoriques et tracées quelques lignes de force de sa réflexion et de sa démarche :

— la pensée technique est indépendante de la pensée scientifique, mais la logique des actes techniques n'est pas moins rigoureuse que celle du raisonnement scientifique (1975b, 1977 : 70) ;

— les faits techniques ne peuvent pas être isolés les uns des autres, parce qu'ils font partie d'un réseau ou d'un ensemble cohérent qui possède sa propre logique. Et cette logique ne peut être saisie que dans une perspective historique.

Ainsi la mise en évidence de quatre grands types d'agriculture lui permet-elle d'affirmer : « l'araire et la technique des pseudo-labours sont aussi liés au milieu-terre que la charrue et les labours vrais le sont au milieu gazon » (1975a : 214). Si la démonstration en était mieux connue, l'histoire agraire dans les pays tropicaux, et en particulier en Inde, ferait un pas de géant dans la compréhension des comportements paysans durant la période coloniale. Autre exemple : le semis en ligne ou à la volée implique l'existence de moyens de recouvrement des semences : l'araire, le piétinement par le bétail ou la herse. L'existence d'un tel lien logique entre deux ordres de faits techniques permet de déduire que le semis à la volée ne peut pas être antérieur à la domestication des animaux (1975a : 219 sq., 1975b). Plus encore : si le semis à la volée présuppose l'araire, l'araire à son tour (dont le plus ancien connu est l'araire-semoir à Sumer) présuppose le semis en ligne (1975a : 221).

Sa démarche repose sur une érudition encyclopédique, le doute permanent sur les certitudes que l'on croit acquises, la méfiance envers les théories et les systèmes, la précision des concepts, et une rigueur intellectuelle soutenue par la passion pour les techniques agricoles d'abord, puis pour toutes les techniques. Alliant les descriptions les plus précises à des ouvertures théoriques audacieuses, il vise à embrasser et comparer le plus grand nombre de solutions réalisées, avec le souci de construire des analyses de portée générale et universelle, l'ambition de réduire la diversité des situations singulières à un nombre limité de régularités, afin de susciter des hypothèses et des recherches nouvelles.

Il poursuit son évolution intellectuelle en organisant, avec le soutien du groupe « Écologie et sciences humaines » de la Maison des sciences de l'homme, une rencontre entre agronomie et sciences humaines, dont les actes

seront publiés l'année suivante : ouverture encore timide d'agronomes et de muséologues à l'observation objective, désintéressée, des techniques agricoles. L'ethnologie a alors sa faveur, parce qu'il la perçoit comme « une science de l'observation des activités humaines, qui [...] refuse le normatif sous toutes ses formes » (1977 : 70). Il en retient le décentrement, qui oblige à voir et repenser, la mise en perspective de ses certitudes et l'autocritique. Il crédite les ethnologues, au premier rang desquels Marcel Mauss et André Leroi-Gourhan, d'avoir développé « une discipline scientifique de l'analyse des faits techniques – la technologie » (Ibid.). Tel est le modèle qu'il propose aux agronomes, chez qui le souci de soumettre à des normes scientifiques l'emporte trop souvent sur celui de comprendre, et auxquels il demande « dans quelle mesure la recherche scientifique a-t-elle été orientée, sans qu'on s'en rende vraiment compte, par les besoins et les concepts de certaines agricultures plutôt que d'autres ? » (1977 : 71, 1975b).

Mais l'histoire et l'archéologie, l'économie et la linguistique sont aussi convoquées. L'histoire, car une technique est toujours l'aboutissement d'une évolution, de réflexions et d'inventions. Elle est chez lui de si longue durée que l'archéologie, qui travaille à la grande question de l'origine de l'agriculture et de sa diffusion, en fait pleinement partie. L'économie, car l'étude des techniques ne se conçoit pas sans celle de leur productivité, même s'il s'en détourne rapidement. La linguistique, enfin, parce qu'il accorde un rôle majeur à l'étude des mots, dont l'histoire est une des sources principales de l'histoire des techniques :

« En agriculture, chaque outil, chaque geste, chaque état de la terre ou du champ [...] portent un nom, mais littérateurs et agronomes ont pillé le vocabulaire de l'agriculture sans se soucier du sens véritable des mots, tels que les employaient les paysans » (1975a : 171).

Il envisage même que « la technologie de l'agriculture puisse être à l'agronomie actuelle ce que la linguistique a été à la grammaire » (1977 : 71).

François Sigaut est alors accueilli à la Maison des sciences de l'homme, qui, sous l'administration effective de Clemens Heller<sup>1</sup>, était conçue comme un lieu de germination d'équipes et de projets novateurs, aux frontières des disciplines reconnues, et que les institutions cloisonnées n'acceptaient pas. Il y gardera un bureau (enfin, une table, une machine à écrire et une armoire dans la salle 115) jusqu'au déménagement de décembre 2010, contribuant à en faire un lieu de rencontres et de foisonnement intellectuel, où se croisaient étudiants, chercheurs et professionnels du monde entier.

Responsable d'un contrat de recherche sur « Les techniques de conservation des grains à long terme », il impulse et organise un projet fédérateur et fécond sur ce thème alors inexistant comme objet de recherche, qui réunit une

1. Fernand Braudel resta administrateur en titre jusqu'en 1985, et Clemens Heller lui succéda de 1985 à 1992.

centaine de chercheurs, au fil de trois colloques (Sénanque 1977, Arudy 1978, Levroux 1980), et aboutit à la publication de quatre volumes sur Les Techniques de conservation des grains à long terme. Pour tous ceux qui eurent la chance d'y participer, ce fut une aventure intellectuelle mémorable, et l'occasion, pour des chercheurs venus de tous les horizons disciplinaires et géographiques, de partager leurs connaissances et d'éclairer ensemble un thème commun.



Son parcours singulier et ses travaux déjà connus lui ouvrent les portes de l'École des hautes études en sciences sociales, dont il connaît tous les statuts : chargé de conférences (1976), maître-assistant (1978), maître de conférences (1984) et enfin directeur d'études (1992). À un premier séminaire de « Technologie historique de l'agriculture », il en ajoute, dès 1982, un autre de « Technologie générale », dont la séparation fut souvent poreuse et les thèmes interchangeables.

Dans le premier, ses orientations et ses thèmes de recherche sont d'emblée bien affirmés. L'objectif principal étant l'identification, la description et la localisation des agricultures dites « traditionnelles » ou pré-industrielles, il privilégie l'approche analytique et comparative de la production et de la consommation des cultures vivrières de base (céréales et tubercules), parce que ce sont ces cultures qui contribuent le plus à structurer les agricultures traditionnelles. Il suit pas à pas chaque filière, depuis la préparation du champ jusqu'à l'aliment prêt à consommer, en passant par les techniques de travail du sol et les outils à bras, les semis, les techniques de récolte, d'égrenage, de stockage, de mondage et de mouture, les formes de consommation des céréales, découpant chacune en séquences puis en opérations, avant de répertorier les différentes techniques à l'aide desquelles il est possible d'exécuter chaque opération. Pour chacune de ces opérations, la description la plus précise vise à constituer des corpus assez importants pour dresser un tableau aussi complet et cohérent que possible des diverses techniques attestées dans le monde, depuis le passé le plus ancien jusqu'à la fin de la période préindustrielle. Il y applique un goût, qui ne se démentira jamais, pour les cartes, les atlas, les graphiques, les tableaux synoptiques. Ce sont pour lui autant de moyens intellectuels visant à construire une méthode d'analyse rigoureuse qui permette d'échapper aux ethnocentrismes, aux stéréotypes culturels locaux », quels qu'ils soient. Que ne mettra-t-il en tableaux à double entrée ? Les modes de récolte des céréales, les outils coupants en Europe, les principales agricultures dans le monde, les quatre familles d'instruments à bras de travail du sol, les formes de consommation des céréales et même les productions animales et les actions humaines, pour n'en citer que quelques-uns. C'est que, dès les premières années, son

intérêt se porte aussi sur l'utilisation de l'énergie animale, la vie sociale des animaux, les techniques du corps, les gestes, la répartition sexuelle des tâches.

François Sigaut avait le souci de transmettre et de former, et nombreux sont les étudiants qu'il suivit avec attention. Il lui est souvent apparu nécessaire de revenir au cours magistral afin d'initier son auditoire, composé d'étudiants et de collègues, à ce qu'il nommait une « culture commune minimale » dont il regrettait l'absence, et de reprendre les questions de méthodes et de concepts, qu'il jugeait indispensables au lancement et à la conduite de recherches nouvelles. La rigueur méthodologique n'interdisait cependant pas le plaisir de la découverte ni l'enthousiasme suscités par ces séminaires. À la diversité des agricultures présentées et analysées, qui laissait partout éclater le courage et l'inventivité des paysans, répondait celle des auditeurs, qui bouleversait les hiérarchies et stimulait l'intérêt de chacun. Par sa double formation en agronomie et en sciences sociales, François Sigaut avait la largeur de vues nécessaire pour faire dialoguer des formes de savoirs différentes, comprendre l'interrogation inquiète d'étudiants en agronomie « normative » et y répondre, tout en donnant à des chercheurs en sciences sociales les moyens de renouveler leurs problématiques.

Le deuxième séminaire, de « Technologie générale », est un lieu où il continue son itinéraire dans les sciences sociales, s'associant très tôt et régulièrement avec des collègues de l'EHESS afin d'interroger le plus grand nombre de disciplines : l'histoire et la philosophie des sciences, l'ethnologie de plusieurs aires culturelles, la psychologie, la primatologie.

Il explore d'abord les conceptions de la technologie depuis l'Antiquité, approfondit sans cesse la recherche de filiations et de connexions intellectuelles, avérées ou possibles, ayant contribué à l'origine et au développement de la technologie, les concepts scientifiques ou philosophiques qui permirent ou non de reconnaître une identité propre aux faits techniques. Ces recherches renforcent sa conviction que le seul moyen de résoudre les difficultés auxquelles se heurtent les diverses conceptions de la technologie est d'adopter celle défendue par les ethnologues, suivant laquelle la technologie ne peut être qu'une science humaine (1987). Cela ne l'empêche pas de poursuivre l'investigation de nouvelles disciplines et de nouveaux champs de recherche, à l'affût de terrains de rencontre, de concepts à importer, de méthodes à adopter, et de traiter de thèmes plus spécifiques comme l'identification et la classification des techniques, les techniques du corps, les formes de consommation alimentaire, les habiletés et l'apprentissage, ou la répartition sexuelle des tâches, tout en revenant périodiquement à quelques auteurs de prédilection comme Franz Reuleaux.

Son insatiable curiosité l'entraîne sur le terrain de la psychiatrie et de la folie, qu'il perçoit comme l'opposé de l'univers du technologue (1990a). En effet, si l'aliénation désigne la rupture de la relation avec le réel (ou monde des

choses inanimées), elle constitue l'exact envers des techniques, définies par Mauss comme des actes traditionnels efficaces, ce qui l'autorise à analyser l'acte technique en le situant au beau milieu de la relation sociale. Il faut savoir que cette analyse est aujourd'hui utilisée par les médecins du travail et autres personnes engagées dans la gestion du stress en entreprise, sous le nom de « triangle de Sigaut »<sup>2</sup>. Il prolonge cette réflexion dans un dialogue décisif avec Boris Cyrulnik, portant sur la découverte par l'enfant du sens accordé aux objets, découverte qui atteste que, dans la construction du sens, la relation entre les humains et les objets est aussi nécessaire que la relation entre les humains. Cela le conduit à formuler la deuxième hypothèse théorique sur laquelle est construit son dernier livre :

« L'action traditionnelle efficace [à savoir l'expérience gratifiante d'un rapport efficace avec le réel] n'est pas seulement la définition de la technique, c'est peut-être aussi [...] le critère le plus spécifique permettant de distinguer l'espèce humaine parmi les espèces animales voisines » (1992 : 202).

La question des savoirs techniques apparaît dès son travail de thèse, lorsqu'il se rend compte que le vocabulaire paysan a été pillé et disqualifié par des savants pour mieux l'accommoder à leur manière. Dès cette époque, il émet l'hypothèse que la manière dont les savoirs techniques sont élaborés, appropriés, transmis, diffusés ou accaparés est une des questions les plus importantes pour comprendre l'évolution et le devenir des sociétés (1975b). Lorsqu'en 1987, le Conseil du patrimoine ethnologique du ministère de la Culture, dont il est membre, le charge de rédiger un rapport sur la culture technique, c'est l'absence ou la rencontre imprévue du thème de l'apprentissage dans la soixantaine de projets et comptes rendus de recherches qu'il doit dépouiller qui le frappe, et il réoriente sa réflexion vers ce thème.



Nulle activité, nulle contrée, ne lui était étrangère ou du moins indifférente. Il est vrai que son érudition était étonnante, surtout lorsqu'on passait aux siècles antérieurs, car, en matière de lecture, François Sigaut était un homme du passé, chineur assidu des Pucés de Montreuil, du parc Georges-Brassens ou d'ailleurs, afin de dénicher des textes oubliés, ignorés, amusants, de « trouver ce qu'on ne cherche pas » (2006 : 9). Cette inclination pour les écrits du passé désespéra plus d'un de ses collègues, dont les efforts et les travaux se voyaient renvoyés à de pâles et insipides ressassements. C'est que la bibliographie n'était pas accessoire, elle constituait son véritable terrain, « le matériau même de la recherche » (1975a : 289), comprenant aussi bien des ouvrages de philosophie

2. Nous devons remercier Emmanuelle Caramelle-Holtz, sa nièce, qui nous l'a expliqué lors de la réunion d'hommage, le 10 novembre 2012.

que des romans policiers, la littérature scientifique, des romans populaires ou de science-fiction. Une mémoire prodigieuse bien que toute humaine, qu'il refusa toujours de confier à un ordinateur, lui permettait d'avoir en permanence présents à l'esprit le fait pertinent, l'anecdote appropriée, la référence juste.

Il avait aussi à cœur de partager ses découvertes et ses enthousiasmes de lecteur, exhumant des auteurs méconnus ou oubliés, qu'il considérait indispensables au bagage intellectuel des chercheurs. C'est ainsi qu'il mit ses pas dans ceux du général Augustus Pitt Rivers (1827-1900), militaire, collectionneur et archéologue, fondateur du musée d'archéologie et d'ethnographie d'Oxford qui porte son nom, « un des indiscutables pionniers de la technologie », dont il présenta la vie et l'œuvre dans son séminaire sur « La naissance et le développement de la technologie » en mai 1988, avant d'en publier une étude plus approfondie dans *Gradhiva* (1990b). Il œuvra aussi à rééditer Charles-Georges Leroy (1723-1789), lieutenant des chasses pour les parcs de Versailles et de Marly, auteur du « premier ouvrage d'éthologie avant la lettre », dont il recommande chaudement la lecture dès 1994, ainsi que Paul Lacombe (1834-1919), l'un des premiers auteurs de langue française qui analyse le mariage et la parenté dans une perspective anthropologique (Sigaut 2009). Dans tous les cas, la réédition est prétexte à une réflexion collective, conduit à une relecture et à une évaluation critique au regard des connaissances actuelles.

Plus près de nous, il donna une seconde jeunesse à André-Georges Haudricourt en rééditant trente-deux articles dispersés et difficilement trouvables, faisant de ce recueil une œuvre fondamentale et largement accessible (1987). La longue préface qu'il lui consacre retrace l'origine, les cheminements et les jalons de la technologie comme science humaine. Ce faisant, ce sont aussi les lignes directrices de son propre programme qu'il esquisse : pour devenir une science, d'une part, la technologie doit être une science humaine, c'est-à-dire étudier les objets du point de vue de leur fabrication et de leur utilisation par les hommes ; d'autre part, la description et la théorisation des techniques doivent être menées de pair. Cette publication marque en vérité un tournant. Si l'objectif principal de François Sigaut a toujours été de faire avancer et de promouvoir la technologie, la technologie générale devient désormais un projet immédiat qui éclipse quelque peu celle de l'agriculture. Pour cela, Haudricourt lui fut un modèle, un inspirateur, dont il retint le côté passe-muraille, transdisciplinaire, « curieux sans œillères », une manière de relier des phénomènes éloignés pour en tirer des idées novatrices, la pédagogie du concret (qui n'a connu la valise pleine de faucilles ?) et l'intérêt pour les détails les plus infimes en apparence. « L'œuvre d'Haudricourt est probablement la première à avoir associé aussi étroitement, aussi indissolublement, les recherches les plus minutieuses et les plus concrètes, avec une idée aussi claire et aussi générale du but à atteindre » (1987 : 32). Cette phrase ne s'appliquerait-elle pas



parfaitement à la sienne ? Haudricourt lui donna en outre une leçon de vie, comme il le reconnaît lui-même : « j'ai compris qu'Haudricourt [...] savait ce qu'il avait choisi de savoir, sans se soumettre à aucune mode et sans égard pour aucune convenance » (1999 : 187). C'est sans doute dans la fréquentation d'Haudricourt que François Sigaut accentua l'originalité de sa démarche, ainsi que l'indépendance d'esprit et le non-conformisme qui le caractérisèrent. Et peut-être aussi l'humour et le sens de la provocation, qui étaient déjà les siens.

Parmi les diverses revues scientifiques auxquelles il collabora (Ethnozootechnie, JATBA revue d'ethnobiologie, Études rurales), Techniques & culture occupe sans conteste la première place. Membre du Conseil de rédaction depuis la création de la nouvelle série en 1983, et contributeur assidu, François Sigaut voulut qu'y soit créée une rubrique intitulée « Retour aux sources » qu'il fut à peu près seul à alimenter, avec des textes d'Alfred Espinas (1897), Charles Frémont (1907), Adrien de Gasparin (1845), Leibniz et d'autres ; laissant libre cours à son humour en incitant à relire à sa manière les romans de notre jeunesse : Robinson Crusoé, Trois Hommes en ballade plutôt que Trois Hommes dans un bateau, Faust, toutes lectures qu'il considérait « aussi amusantes qu'instructives » pour le technologue. Car telles étaient les conditions pour qu'une lecture fût recommandable à ses yeux, et rien ne lui était plus insupportable que l'ennui. Il reprend ultérieurement (2004) ces textes ainsi que de nombreux autres, dans une réflexion élargie sur la manière dont différentes formes littéraires se sont emparées des techniques et des héros techniciens.



Accordant une place centrale aux outils dans l'analyse des techniques des sociétés pré-industrielles, il s'intéresse très tôt à la préservation des instruments agricoles et aux musées, en particulier aux musées d'agriculture et aux écomusées. Il participe régulièrement aux congrès de l'Association internationale des musées d'agriculture (AIMA)<sup>3</sup> : en Italie (1982), Hongrie (1983), Serbie (2008), Roumanie (2011), à Moscou et en Écosse (2012). Ces voyages et ces rencontres avec des collègues étrangers étaient pour lui autant d'occasions d'une sociabilité aimable dont il tirait un plaisir sans fard. Il connaissait personnellement les innombrables musées locaux et collections particulières d'outils agricoles dispersées en France, ainsi que tous les grands musées d'agriculture européens. Devenu secrétaire de l'AIMA (1981-1984), il lance l'idée d'une

3. Fondée par les directeurs des grands musées nationaux d'agriculture des pays d'Europe de l'Est (Hongrie, Tchécoslovaquie...) au cours des années 1960, ses congrès attirent aussi des participants de pays non européens.



Dans le cabinet de l'appartement-musée de K.A. Timiriazev (1843-1920), grand botaniste qui rencontra Charles Darwin, ami de Lev Tolstoï (Léon Tolstoï), et dont l'université agricole russe d'État porte le nom, François Sigaut est assis dans le fauteuil où s'asseyait Lev Tolstoï. Moscou, 2012 (Cliché et légende Urszula Nowakowska).

*association nationale qui puisse servir de correspondant français de l'AIMA. Ainsi naquit en 1982 l'AFMA (Association française des musées d'agriculture), dont il fut secrétaire (1982-1985) et président (1990-1997). En septembre 2011, lors du 16<sup>e</sup> congrès de l'AIMA tenu en Roumanie, François Sigaut a été élu président de cette organisation, dont il souhaitait élargir l'intérêt et les activités aux pays extra-européens.*

*Son engagement actif dans les associations française et internationale des musées d'agriculture le conduisit à travailler en relation avec des professionnels et des chercheurs locaux, et à organiser colloques et rencontres scientifiques en province. C'est ainsi qu'il embarqua ses collègues dans les lieux les plus inattendus pour parler des millets en Eurasie à Aizenay (août 1990), de la bouse à Triaize (1999) ou des labours à Nantes, Nozay et Châteaubriant (2006). Homme de bibliothèque et grand lecteur solitaire, il était également homme de*

*dialogue et souhaitait ouvrir les débats scientifiques à un large public. Aussi est-il juste que ses travaux sur la jachère, ignorés ou rejetés par quelques agronomes et historiens entêtés, soient désormais accessibles à un large public, grâce au livre publié en 2008 en compagnie de Pierre Morlon, un agronome qui s'était, de son côté, heurté à la discordance entre les théories agronomiques et les réalités andines.*

*L'EHESS et l'AIMA constituaient le cadre d'activités différentes qui lui étaient toutes nécessaires, parce qu'il les concevait comme complémentaires. Elles lui apportèrent une notoriété internationale et il fut invité dans de nombreux pays, parmi lesquels l'Inde, le Japon, la Chine ou les États-Unis. Le monde agricole reconnut lui aussi ses talents en le nommant chevalier du mérite agricole en 2004 et membre de l'Académie d'agriculture, section Sciences de l'homme et de la société en 2009, Académie au sein de laquelle il présidait l'Association pour l'étude de l'histoire de l'agriculture.*



*François Sigaut nous a quittés le 2 novembre dernier, à la veille de ses soixante-douze ans, emporté en quelques mois par un cancer.*

*Sa vie fut dédiée à la recherche et à la technologie. Quels qu'aient été ses intérêts, ses voyages, ses amitiés, tout était aimanté par sa passion pour la connaissance et la compréhension des techniques, dont il s'attacha à dévoiler la rationalité et la complexité intellectuelle. Car son tempérament réservé, associé à la sobriété de toutes ses manières, ne l'empêchait pas de s'enthousiasmer ni de se passionner. Ce lui fut donc une ultime satisfaction de voir son dernier livre et de pouvoir l'offrir à ses visiteurs, alors qu'il était déjà hospitalisé. Ce livre, qui reprend de manière concise et synthétique des thèmes et des idées mûris tout au long de sa vie de chercheur, représente l'aboutissement (même s'il avait encore des projets plein la tête) et le couronnement d'une œuvre originale, entièrement transdisciplinaire et profondément cohérente, plaçant au même niveau d'égale dignité les outils et la philosophie, dans laquelle il s'affirme pleinement anthropologue en montrant comment l'action technique, c'est-à-dire l'expérience partagée d'un rapport efficace avec le réel, est le lieu où se construit la spécificité de l'homme dans sa plus profonde humanité et sa plus haute intelligence.*

*Centre national de la recherche scientifique  
Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud, Paris  
mahias@ehess.fr*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Gast, Marceau & François Sigaut, eds  
1979 *Les Techniques de conservation des grains à long terme. Leur rôle dans la dynamique des systèmes de culture et des sociétés*, 1. Paris, Éd. du CNRS.
- Gast, Marceau & François Sigaut, eds (avec la collab. d'Ariane Bruneton-Governatori)  
1981 *Les Techniques de conservation des grains à long terme. Leur rôle dans la dynamique des systèmes de culture et des sociétés*, 2. Paris, Éd. du CNRS.
- Gast, Marceau, François Sigaut & Corinne Beutler, eds (avec la collab. d'Olivier Buchsensschutz)  
1985 *Les Techniques de conservation des grains à long terme. Leur rôle dans la dynamique des systèmes de culture et des sociétés*, 3, fasc. I et II. Paris, Éd. du CNRS.
- Haudricourt, André-Georges & Mariel Jean-Brunhes Delamarre  
1986 [1955] *L'Homme et la charrue à travers le monde*. Lyon, La Manufacture (« L'Homme et la nature »).
- Leroy, Charles-Georges  
2006 *L'Intelligence des animaux selon Charles-Georges Leroy (1723-1789)*. Préf. de Boris Cyrulnik. Textes et analyses de François Sigaut, de Jean-Luc Renck & Véronique Servais, et du docteur Robinet. Paris, Ibis Press.
- Morlon, Pierre & François Sigaut  
2008 *La Troublante Histoire de la jachère. Pratiques des cultivateurs, concepts de lettrés et enjeux sociaux*. Dijon, Educagri/Versailles, Quæ (« Sciences en partage »).
- Sigaut, François  
1975a *L'Agriculture et le feu. Rôle et place du feu dans les techniques de préparation du champ de l'ancienne agriculture européenne*. Paris, EHESS/La Haye, Mouton (« Cahiers des études rurales » 1).  
1975b « La technologie de l'agriculture : terrain de rencontre entre agronomes et ethnologues », *Études rurales* 59 : 103-111.  
1977 « Introduction », *JATBA* 24 (2-3) : *Les Hommes et leurs sols. Les techniques de préparation du champ dans le fonctionnement et dans l'histoire des systèmes de culture* : 69-74.  
1978 *Les Réserves de grains à long terme. Techniques de conservation et fonctions sociales dans l'histoire*. Paris, Éd. de la MSH/Lille, Publ. de l'Université de Lille III.  
1987 « Haudricourt et la technologie », préface in André-Georges Haudricourt, *La Technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*. Paris, Éd. de la MSH : 9-34.  
1990a « Folie, réel et technologie : à propos de Philippe Bernardet, *Les Dossiers noirs de l'internement psychiatrique* », *Techniques & culture* 15 : 167-179. [Rééd. : in *Travailler* 2004, 12 : 117-134].  
1990b « De la technologie à l'évolutionnisme : l'œuvre de Pitt Rivers (1827-1900) », *Gradhiva* 8 : 20-37.  
1992 « Le triangle du sens : à propos de Boris Cyrulnik, *La Naissance du sens* », *Techniques & culture* 19 : 201-209.  
1994 « Comparaisons et raisons : commentaires sur une petite bibliographie animalière », *Techniques & culture* 23-24 : 425-436.  
1999 « Deux leçons d'Haudricourt », *Techniques & culture* 33 : 185-187.  
2004 « Les techniques dans la pensée narrative », *Techniques & culture* 43-44 : 191-214.  
2006 « Leroy, le hasard d'une découverte », in Charles-Georges Leroy, *L'Intelligence des animaux...* : 9-12.  
2009 « Avant-propos », in Paul Lacombe, *Mariage, famille et parenté selon Paul Lacombe*, 1. *L'évolution du mariage (1889)*. Textes de Françoise Héritier, Martine Segalen & Jean-Luc Jamard. Paris, Ibis Press (« Résurgences »).  
2012 *Comment homo devint faber : comment l'outil fit l'homme*. Paris, CNRS Éd. (« Biblis »).